



LA CREATION D'ECOLES MENAGERES

C'était un homme d'initiative que Jean-Baptiste, un précurseur, un novateur dans le meilleur sens du mot. Peut être aussi, avait-il ses petites faiblesses—les saints eux-mêmes condescendent à en avoir sans doute pour ne pas décourager le commun des mortels qui en a de grandes. Ces âmes d'apôtres ont quelquefois des candeurs d'enfants. Il se pourrait donc, sans miracle, que la sienne eut de secrètes complaisances pour les feux de joie, les oriflammes claquant au souffle des fanfares, les chars allégoriques. Les formes éclatantes du culte qu'on lui rend en seraient une sorte de présomption. Cependant les Ecritures ont négligé de nous renseigner sur ce point. La chose certaine c'est que l'ami du Sauveur était un homme d'action.

Donc si notre profession annuelle de patriotisme ne se bornait pas à agiter des drapeaux et à se mobiliser en famille pour aller contempler le défilé de processions symboliques ; si l'on *étouffait* son enthousiasme de quelque œuvre pratique, il y a tout lieu de croire que le saint patron de la Nouvelle-France ne pourrait qu'en être davantage honoré. Quelques-uns l'ont compris. Un petit groupe de patriotes dévoués, seuls dans cette vaste association de la société St. Jean-Baptiste, travaille sans relâche et sans bruit, consacre de précieux loisirs à l'élaboration d'œuvres intéressantes au plus haut point notre avenir national. Telles, la Caisse Nationale d'Economie, les Cours du Soir, etc. A leur exemple, les Dames de la St-Jean-Baptiste,—association nationale récemment formée—ont résolu d'inaugurer leur service patriotique par la fondation d'Ecoles Ménagères dans la province de Québec.

Depuis quelque temps déjà, dans les cercles où l'on se préoccupe d'œuvres sociales, le besoin urgent d'Ecoles ménagères pour notre population était le sujet de préoccupations constantes.

La fondation d'institutions de ce genre dans les provinces voisines, leur succès, là et ailleurs, les bienfaits qu'elles opèrent pour toutes les classes, dans les pays où elles fleurissent, tout cela était fidèlement suivi et surveillé par quelques femmes soucieuses, non seulement du soulagement corporel des pauvres, mais, encore du sort du peuple et du bon renom de leur race.

L'idée a mûri tranquillement ; l'on s'est prudemment instruit de l'expérience des autres ; enfin, aujourd'hui, malgré des ressources fort modestes et le défaut signalé de parrains millionnaires, l'Association des Dames de la St-Jean-Baptiste va jeter les bases de l'Ecole ménagère.

Elle escompte avec confiance pour surmonter les difficultés de l'entreprise, la protection des pouvoirs publics, l'appui du clergé et le concours des maisons d'éducation.

Ces secours, en effet, n'ont pas manqué en Suisse, en Belgique, dans les provinces canadiennes voisines aux femmes qui ont voulu remédier par ce moyen aux maux nouveaux de notre société.

Les mœurs évoluent, les classes s'affranchissent, les dernières traces du servage antique tendent à disparaître. Tout cela c'est du progrès, mais, du progrès, on pourrait dire comme Victor Hugo de la Création, que c'est : *une grande roue qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.*

Evidemment un grand malaise accompagne tout déménagement, même pour le mieux. Il est rare que des objets précieux n'y soient ou égarés ou abimés.

Depuis quelques années, par le fait de cette émancipation, l'ordre économique des familles est bouleversé du haut en bas de l'échelle. Tous y ont gagné quelque chose et perdu quelque chose.

Actuellement chacun semble souffrir. En tous cas tout le monde se plaint. C'est qu'en adoptant les nou-

velles habitudes de liberté, de bien-être, de luxe et de confort, on a oublié de retenir parmi les anciennes, quelques-unes de celles qui assurent mieux encore, et autrement, le bonheur. Telles ces reliques d'ancêtres, dont la beauté simple et la solidité sont révélées à l'insouciant qui les livra au fripier par le contraste des brillantes nouveautés mises à leur place.

La tradition qui tend à s'effacer de nos mœurs est celle de la science ménagère qui faisait l'orgueil de nos mères et le bonheur de nos pères.

L'esprit d'indépendance des enfants du vingtième siècle, l'accroissement du nombre des métiers et professions qui attirent la femme au dehors d'une part, l'intervention des mécaniques se suppléant de plus en plus à l'effort intelligent dans les travaux de la maison, d'autre part, contribuent à jeter dans le discrédit un art soi-disant accapareur, suranné et gêneur. Or, les résultats de ce mépris pour la science ménagère sont désastreux. On n'en saurait calculer le fâcheux enchaînement, car le relâchement du lien familial qui en est l'effet immédiat, entraîne dans toutes les classes de la société, le désordre, l'ignorance de l'économie avec ses conséquences : l'incurie, l'inconduite, l'alcoolisme, etc., etc.

Voilà les misères contre lesquelles les instigatrices des Ecoles Ménagères ont voulu réagir dans les pays d'Europe ; ce sont les mêmes que nous devons combattre chez nous, ou prévenir là où ils ne se sont pas encore introduits. Espérons que l'effort qu'on va tenter dans ce but sera aussi efficacement soutenu par les pouvoirs publics qu'il l'a été ailleurs.

Parmi les hommes qui constituent ces pouvoirs, il n'en est pas un qui ne souscrive d'emblée au principe que : *le premier devoir de la femme,—fut-elle reine ou ouvrière—est d'acquiescer les qualités nécessaires au bon gouvernement de sa famille ; on ne leur deman-*